

A ma montre, il est 4h30 du matin, et j'écris à la faible lueur d'une lampe à kérosène posée à côté de moi sur le sol en attendant que l'eau bout pour ma tasse de nescafé. Je suis assise en tailleur sur une natte posée à même la terre battue d'une pièce laissée à notre disposition dans l'habitation de la famille de Youssef. Par la petite fenêtre percée en hauteur dans le mur en terre à ma droite, je vois un morceau de ciel sombre constellé d'innombrables petites étoiles, plus d'étoiles au centimètre carré qu'il ne semble possible.

Bientôt, l'appel à la prière d'une mosquée proche réveillera les fidèles, les femmes commenceront leurs tâches quotidiennes, les ânes se mettront à braire, les coqs à chanter, on entendra les chèvres attachées. Mais pour l'instant tout est calme dans la relative fraîcheur de cette matinée, et je suis seule avec mes pensées pendant que tous les autres dorment encore.

Youssef est retourné se coucher dans notre lit de fortune, un mince matelas de mousse posé à même le sol de terre battue de la chambre d'appoint. La mince et longue silhouette, courbée comme une parenthèse, repose sur son côté du lit. C'est un homme tranquille, dans le sommeil comme dans la veille. Quelques minutes auparavant, j'avais réveillé Youssef dans la fraîcheur de l'obscurité pour qu'il m'aide à allumer le charbon du petit brasero qui me permettrait de me faire un café en écrivant. L'année que nous avions passée ensemble, il a toujours respecté ce besoin de me lever tôt, pour profiter de la solitude des heures précédant l'aurore. Il comprend ce besoin de coucher sur le papier mes pensées et observations pour les préserver. Il fait de même avec ses photos. Sur beaucoup de points de détail, mais significatifs, nous nous ressemblons.

Sans maugréer, il se mettait tranquillement à me faire un feu. Il versait soigneusement quelques gouttes de kérosène de la lampe sur les fragments de charbon du brasero. Il s'y prenait à plusieurs reprises avant d'obtenir une flamme. Il éventait vigoureusement les fragiles braises rouges jusqu'à ce que le feu prenne. Puis, toujours sans un mot, il retournait se coucher, me laissant souffler sur les braises pour qu'elles ne s'éteignent pas tandis que j'écrivais en attendant que l'eau de mon café se mette à bouillir dans la petite théière de métal bleu posée sur le brasero.

Il y a là une leçon pour moi, n'est-ce pas ? Il faut un certain effort pour maintenir les braises en vie. C'est précisément pour ça que je veux rester en Afrique. Les défis ici ravivent les braises en moi. Le Mali est un monde entièrement nouveau, au charme exotique comme le Moyen-Orient islamique ; familier, comme le sud-ouest américain ; simple et réel, comme l'Afrique que j'ai toujours aimée et où, mystérieusement, je me suis toujours sentie chez moi. Mon cœur me dit qu'il faut que je reste au Mali aussi longtemps que cette flamme brûle en moi.

Il y a dix jours, nous sommes arrivés à Ségou, Youssef et moi, après trois heures de bus, de Bamako, capitale du Mali, où nous avons atterri, en provenance de Libreville, capitale du Gabon. De la gare d'autobus du Centre-